

MARCHIVE Alain (2008). *La pédagogie à l'épreuve de la didactique. Approche historique, perspectives théoriques et recherches empiriques*, Rennes: PUR, 152 p.

L'ouvrage d'Alain Marchive est riche, parce qu'il repose largement sur une mise en perspective de son parcours de pédagogue et de chercheur. Il est composite, comme affiché par son sous-titre : *Approche historique, perspectives théoriques et recherches empiriques*, sans doute pour la même raison. Il pose surtout une question centrale, résumée de façon saisissante par un titre pour le coup trop simple : *La pédagogie à l'épreuve de la didactique*, que nous serions tenté de traduire avec l'irrespect qui convient par : « Comment peut-on être chercheur en sciences de l'éducation ? ». Tenter de répondre à cette question suppose de fait un détour historique, un effort de théorisation et la mise en mots d'éléments éclairant des préoccupations pédagogiques. Retracer sur un siècle (1880-1980) les destins croisés, dans certains cas l'émergence, dans d'autres cas la disparition, de notions comme « pédagogie », « pédagogie scientifique », « pédagogie générale », « science de l'éducation », « Éducation nouvelle », « pédagogie expérimentale », « didactique expérimentale », « sciences de l'éducation », « psychopédagogie », « pédagogie différenciée », « didactique disciplinaire » permet de mesurer à quel point l'écart actuel entre pédagogues et chercheurs, et les difficultés qu'ils ont à dialoguer s'inscrivent dans le droit fil de clivages constitués de longue date et régulièrement réactivés. Parfois de façon paradoxale, lorsque « l'Éducation nouvelle », soucieuse de justifier scientifiquement sa supériorité sur l'école traditionnelle, confirme la légitimité du discours scientifique dans le champ éducatif et contribue donc à terme à la mise en cause de la pédagogie. A. Marchive n'omet pas de noter que, parmi les grandes disciplines admises à formuler un point de vue scientifique sur l'éducation l'une – la psychologie – est bien antérieure à l'autre : la sociologie. Il souligne aussi, pour les bien connaître, les difficultés des sciences de l'éducation à construire leur unité épistémologique. Savoir que les débats qui continuent à traverser le monde éducatif viennent de loin ne constitue pas pour autant une invitation à la résignation ; bien plutôt une façon d'alerter sur les risques que comporterait, d'un côté comme de l'autre, une approche insuffisamment informée.

Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur va donc s'appliquer à distinguer d'un point de vue théorique ces trois figures que sont « le pédagogue, le didacticien et l'enseignant » avec le souci de dégager des interactions possibles entre ces acteurs de la scène éducative. L'exercice est difficile, car il existe une incompatibilité fondamentale entre le discours scientifique et le discours pédagogique : là où le chercheur prend ses distances avec la pratique pour mieux l'observer, le pédagogue en tire sa raison d'être et il s'y immerge, ce qui lui interdit de l'analyser de façon scientifique. L'un conduit des recherches sur l'action ; l'autre essaie de construire empiriquement

pour l'action. Que le chercheur puisse nourrir secrètement le dessein d'améliorer les pratiques enseignantes, que le pédagogue prête intérêt à la modélisation de sa pratique ne les empêche pas d'appartenir à deux univers différents. Ce clivage est redoublé, dans les années quatre-vingt, au sein même des sciences de l'éducation, par une séparation entre deux grands courants dont l'un étudie les situations d'enseignement dans la perspective des didactiques disciplinaires et l'autre étudie les pratiques sans se focaliser sur les savoirs enseignés. Or, il conviendrait que pour étudier les situations d'enseignement, on puisse se placer d'un triple point de vue : didactique, pédagogique et « anthropologique » (au sens d'une prise en compte des divers contextes, culturel, sociologique, etc.), ce qui prêche en faveur d'une coopération. Voilà pour les chercheurs et les pédagogues. Quant à l'enseignant, l'ouvrage contient un hymne à sa capacité de combiner expérience et intelligence, savoirs pratiques et finalités éducatives : il est l'homme à mépris, rejeté comme tel par Platon hors de l'univers de la science, mais possédant l'intelligence de la pratique, adaptée et efficace. L'auteur souligne aussi combien la pratique de l'enseignant ne peut être dissociée de l'éthique, seule capable d'éclairer les raisons d'être de cette pratique.

Suivent une série d'études brèves mettant en lumière quelques éléments clés issus de l'observation de la praxis de l'enseignant et du logos du pédagogue. Des diagnostics sont formulés sur les situations présentées, joints à des réflexions de portée plus générale sur le rapport de l'élève à la règle qui conditionne son « entrée dans la culture », sur le rôle crucial des débuts de leçons, sur l'erreur qu'il y aurait à considérer la maïeutique comme une méthode d'enseignement, sur les rapports de la pédagogie et de la didactique avec l'utopie, sur le danger d'aliénation pour l'élève quand la relation pédagogique devient relation interpersonnelle, sur le paradoxe de l'autorité de l'enseignant, nécessaire pour engager l'élève à apprendre et contre-productive dès lors que celui-ci s'y soumet totalement. Il est question enfin de la formation des enseignants avec une réflexion, qui vaut mise en garde, sur le double sens du mot « modèle », selon qu'on parle d'une personne à imiter (d'un objet à reproduire) ou d'un mode de représentation formelle de la réalité : l'imitation d'un modèle pratique peut se concevoir, l'utilisation d'un modèle au sens scientifique comme objet d'enseignement au service de la conception et de la programmation des activités d'enseignement n'a pas de sens. Quant à l'attitude des enseignants à l'égard du discours scientifique, elle est partagée entre désir d'approfondissement des connaissances et déception due à un éloignement perçu comme excessif de leurs préoccupations immédiates. On ne s'étonnera donc pas que l'auteur, suite à une enquête conduite dans plusieurs IUFM et concernant les futurs enseignants de mathématiques, ait pu constater la faible contribution effective des recherches didactiques à la formation des enseignants. Savoir d'où l'on vient et où l'on se situe dans l'univers des sciences de l'éducation, aider les professionnels de la pédagogie à prendre

du champ et à mettre des mots sur leurs pratiques, se défendre de prescrire : ce sont les trois piliers où l'activité du chercheur trouve à s'appuyer. S'agissant du second pilier, on regrettera que l'auteur n'ait pas accordé davantage de place aux démarches d'analyse de l'activité appliquées à l'enseignement. Nous en ajouterions volontiers un quatrième : ne jamais renoncer au dialogue. C'est ce qu'illustre, en le réalisant, cet ouvrage grâce lui en soit rendue.

Michel BOIS  
INRP (service Formation)

SNYDERS Georges (2008). *J'ai voulu qu'apprendre soit une joie*, Paris : Institut de recherche de la FSU-Sylepse, 267 p.

Voici un ouvrage d'un genre un peu particulier en pédagogie, une histoire de vie, ou plus exactement l'histoire d'un « parcours engagé », comme le veut le titre de la collection publiée par l'Institut de recherche de la FSU. Georges Snyders, son auteur, est bien connu des pédagogues, notamment pour ses ouvrages promouvant les pédagogies progressistes et critiquant les pédagogies non directives alors en pleine gloire, à l'aube des années 1970.

Il est toujours surprenant et très éclairant de lire, d'un auteur que l'on connaît déjà, qui plus est un collègue, l'histoire de sa vie. Des analyses que l'on a lues, des attitudes que l'on a vues s'éclairent alors d'un jour nouveau. Cet effet est d'autant plus fort ici que s'y manifeste une forte cohérence entre une vie, un engagement et une œuvre. On n'ignore certes pas que toute autobiographie est une reconstruction, comme le soulignait Bourdieu. Mais une reconstruction faite à l'âge de 92 ans, après tant et tant d'expériences de vie, d'événements et d'analyses qui en ont modifié le sens, a d'autant plus d'intérêt que s'y manifeste une fidélité, certes toujours questionnée aux engagements anciens.

Ce parcours engagé, auquel Georges Snyders donne une finalité pédagogique par son titre même, *J'ai voulu qu'apprendre soit une joie*, est divisé en trois moments. Le premier, le plus personnel esquisse d'abord un parcours de vie marqué par cinq expériences essentielles. C'est d'abord la traversée de l'enfance et de la jeunesse, avec ses personnages tutélaires, mère, père, et enfin, conjoint, et avec ses étapes scolaires, jusqu'à l'École normale supérieure, et ses étapes éducatives, de la Bar Mitzva aux initiations politiques et aux interrogations sur les religions le menant à l'athéisme. C'est ensuite l'expérience concentrationnaire à Auschwitz, quasi indicible. Ce sont ensuite les expériences d'enseignant de philo en khâgne à Marseille